

toujours les mêmes ; puis la nuit venant il faut s'arrêter, remonter en voiture et rentrer au bercail. La route n'est ni plus longue, ni plus fatigante qu'au départ ; cependant tout le monde est silencieux et semble dormir ; on cause pourtant, on cause beaucoup. Si les bouches sont muettes, les mains sont éloquentes et quelle éloquence ! Touchante et empoignante tout à la fois.

Quel joli langage que celui des doigts, et expressif ! Un simple mouvement, un tressaillement, une douce pression et vous communiquez à l'être que vous touchez vos pensées les plus intimes. C'est tout une science, science naturelle, qui vous vient un beau jour de rêverie et de soleil.

LUI.—Il l'a rencontrée cet hiver, dans le monde, ils ne se sont pas parlé et pourtant..... Pour la première fois il lui donne la main. Pression timide, du bout des doigts seulement, qui veut clairement dire : ô mademoiselle si j'osais !

ELLE.—Abandonne sa main, en fille bien élevée, sans enthousiasme, ne répond pas à la pression—c'est encore trop tôt—mais laisse faire sans battre en retraite. Signification : on verra.

Quelques semaines après, la neige a fondu, on s'est salué plusieurs fois sur la rue ~~de~~ : quelques sourires ont été ébauchés.

LUI.—Pression plus accentuée : puis-je espérer ?

ELLE.—Moins de raideur, elle laisse serrer ses doigts rosés et répond quelque peu à l'appel qui lui est fait : l'espérance est à tout le monde, à vous comme aux autres.

Le printemps est venu, les têtes se sont échauffées, les regards sont devenus plus ardents, la jeunesse ne raisonne pas, elle va droit au but.

LUI.—Etreinte forte, passionnée, ardente, interrogative, presque douloureuse : eh bien !

ELLE.—Pression douce, impatiente, agitée, émue : demandez à papa.

Plus tard, ce seront les joies et les tristesses que ces deux âmes bien unies échangeront entre elles par une simple pression. C'est le bébé qui est malade et qu'on veille ; on ne parle pas, on s'encourage en se serrant la main. C'est un succès de l'enfant devenu homme qu'on applaudit silencieusement ; c'est une mauvaise nouvelle qu'on cache aux siens et dont on partage la tristesse en silence. C'est tout ce que l'on veut ; mais le proverbe qui dit : le cœur sur la main, est plus véridique qu'on ne le pense.

Pendant que je songe à tout cela on est arrivé ; vite à table, on dîne, on rit plus qu'on ne mange, la danse nous attend. Téléphore, un fin celui-là, revenu des États, joue du *concertina*, c'est une aubaine dont il faut profiter. On pousse la table dans un coin, le *rapporé* y met une chaise, monte dessus et nous régale de son plus beau répertoire. La mesure manque quelquefois, mais l'intention est toujours bonne et nos jeunes gens n'y regardent pas de si près.

Tout a une fin, même les jours où l'on va au sucre. Le sommeil a ses droits et chacun se retire content et satisfait. Pour moi, harassée, fatiguée, je m'endors promptement en songeant que les meilleures lunes de miel se trouvent dans les chaudrons à sucre.

MAUD.

LES INSTITUTRICES VIEILLES FILLES.

Je ne suis pas chroniqueuse. Je ne l'ai jamais été. Je voudrais l'être ! Savez-vous pourquoi ? Je prendrais en main la cause de toutes ces bonnes créatures qui se dévouent si généreusement, qui épuisent leurs forces et

leur santé pour ne récolter souvent que de l'ingratitude.

Ah ! ceci sent l'égoïsme, dites-vous.

Vous vous trompez. Je ne suis pas vieille fille. Pas même institutrice... Mais je crains d'être une recrue pour le respectable bataillon des vieilles filles, puisque le sort m'en a voulu au point de me faire enseigner l'histoire et la grammaire pendant près de six ans !

Ma position était pourtant enviable. Songez-y un peu. Sous-maitresse d'une deuxième année avec appointements plus que modiques ! Certes, c'était à se hausser sur la pointe des pieds ! Cependant, j'ai laissé là le métier. Il ne répond pas aux rêves d'avenir d'une jeune fille. Car il paraît que les institutrices, et toutes celles qui ont eu le malheur de l'être, forment une catégorie à part, portent un cachet particulier qui éloigne, qui fait dire révérencieusement, avec ce plissement de lèvres à l'autrichienne : *C'est une maîtresse d'école !* Et naturellement on passe. Comme si Dieu avait placé une pierre à la place d'un cœur dans la poitrine de ces jeunes filles à titre professionnel !

Eh bien, moi, je veux vous dire, avec toute l'audace possible, n'en déplaise à personne, qu'une *maîtresse d'école* peut faire une aussi bonne *maîtresse de maison* que toute autre jeune fille, et, permettez, une meilleure peut-être. Je le prouve.

Entourée journellement d'enfants plus ou moins gâtés, dont il faut étudier chacun des caractères, et plier souvent, sans le laisser paraître, sous les jeunes opinions, l'institutrice n'amasse-t-elle pas là des trésors de patience pour supporter plus tard tous les caprices d'un mari ? Je vous le demande.

Elle ne serait pas femme de ménage ?

Qu'en savez-vous ? Ce n'est toujours pas pour l'avoir mise à l'épreuve. Ah ! allez voir sa classe ! Tout n'est-il pas rangé soigneusement à sa place ? Et les heures de sa journée ? Chaque minute n'est-elle pas utilement employée ?

Si je n'étais pas aussi timide, j'oserais demander aux gentils galants qui posent si bien dans nos brillants salons, en jouant avec leurs jeunes moustaches, si une visite dans leurs bureaux nous ferait rencontrer autant d'ordre que dans la classe de la jeune fille institutrice ?

Oui ! de fait, j'oubliais ! Quelqu'un est là chargé de tout ranger pour eux. Et gare à lui ! Je m'enhardis !

Ces messieurs emploient-ils aussi utilement, je ne dirai pas les minutes, mais les heures de leurs courtes journées ? Pendant qu'ils font la promenade rue St-Jacques, rue Notre-Dame, où est la pauvre maîtresse d'école durant ce temps ?

Certainement, ce n'est pas là qu'ils ont eu le plaisir de faire sa connaissance !

Et quelle mère ne ferait-elle pas ! Dites ?

Ah ! c'est ici surtout qu'elle répandrait sur des têtes blondes, à elle, cet abîme de dévouement dont se remplit son cœur au milieu des enfants étrangers confiés à ses soins ! C'est bien ici qu'on connaîtrait toute la richesse des qualités de la maîtresse d'école.

Je ne dis que cela.

* * *

Mais comprenons-nous. Je ne veux pas faire entendre que l'institutrice est méprisée. Bien le contraire. Loin de vous et de moi une telle pensée. Dieu merci, je n'ignore pas qu'elle a une large part de l'estime général : chacun sait reconnaître le bien que sème partout le dévouement de cette jeune fille, si peu rétribuée. Malheureusement pour elle, cela ne lui suffit pas.

De naissance presque toujours obscure, l'institutrice se voit élevée par son instruction au-dessus de sa sphère. Son contact avec le grand monde donne le vernis à son éducation.....

Et qui n'a pas ses rêves ?.....

Comme si au fond de tout sac il devrait s'y trouver du beau, la manie qu'ont certaines personnes complaisantes de scruter la généalogie des familles vient bien vite désillusionner la jeune maîtresse d'école souvent déshéritée d'attraits. Alors, à ses projets choyés, à ses chimères dorées, si riches d'espérances, elle sourit tristement.

C'est qu'elle est ambitieuse, me répliquez-vous.

Vous faites erreur. *On est ce qu'on est*, et, bien élevé, on est toujours noble. Quitte à mourir avec son amour-propre, sa grande noblesse à quatre-vingts ans vierge et martyre.

Décidément, c'est un méchant sort que celui de l'institutrice !

Un jour, on faisait signer une requête à propos d'une pension de retraite, appelée à faire un bien immense aux bonnes institutrices à vie. Je me rappelle encore l'embarras d'une *jeune fille* à qui on demanda de mettre à côté de sa signature le nombre d'années qu'elle avait enseignée depuis ses dix-huit ans. Pendant que sa main, à demi-tremblante, écrivait douze en chiffres douteux, elle nous dit :

"Ah ! cette requête bien indifférente ! Je ne suis pas pour faire la classe plusieurs années encore. Il est bien probable que *je m'établirai* autrement."

Hélas ! elle mourait l'année suivante, *fillette !*

De langueur ? Probablement.

Mais on aime toujours à se faire illusion.

* * *

Allons ! à l'œuvre ! Ne voyez-vous pas que la fatalité attachée à la maîtresse d'école semble vouloir atteindre même la jeune fille qui se livre à l'enseignement des arts ?

Alerte donc ! Un bon mouvement en faveur des *maîtresses* en général, de la maîtresse d'école en particulier. Elle n'est pas aussi sérieuse et grave qu'elle le paraît. Elle est *abordable*. C'est moi qui le dis. Essayez seulement. Je vous promets le succès.

J'avouerai même, bien bas, qu'il y va de mon intérêt ; car, serait-ce à dire que, parce que j'ai fait la classe, je suis obligée de terminer mon article par la phrase décidée de la Julie de Madame Bourdon : "*Hernance mourra fille !*"

Fi donc ! Je ne veux pas avoir parlé pour rien, ou que pour les autres. J'espère une révolution dans la destinée de l'institutrice.

J'espère ? Mais plus : je l'attends !

HERMANCÉ.

CAUSERIE.

Il y avait une fois une grande ville de cent quarante mille âmes bâtie sur les rives d'un grand fleuve, lequel grand fleuve restait gelé durant cinq mois de l'année.

Ce fleuve était l'orgueil des habitants de la ville. L'été les grands steamers, portant les pavillons les plus divers et les plus multicolores, venaient rendre visite à ces braves gens ; l'hiver une couche solide de glace prenait la place des navires et permettait aux gracieux traîneaux de passer rapides comme l'éclair, en suivant le chemin tracé, ou d'aller faire un plongeon éternel s'ils s'écartaient de la route.

De plus, comme les habitants de cette ville étaient d'une sobriété exemplaire, ils faisaient provision, en temps voulu, d'une quantité consi-